

# LA POLÉMIQUE DANS LE DÉSORDRE (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)

**Michael Palmer<sup>1</sup>**

La plume, redoutable arme de combat pour s'opposer, faire avancer ses propres idées, sa propre cause, à un moment donné, dans une situation, un espace précis, indispensable outil du langage.

Comment donc revisiter les polémiques d'antan ? Listons quelques difficultés : allusions aujourd'hui parfois inintelligibles ; techniques d'écriture et effets de rhétorique guère en vogue aujourd'hui ; contextes où se meuvent les protagonistes, les publics, leurs enjeux et les dispositifs et codes ( qu'ils soient typographiques, ou de convention sociale...) délicats à faire revivre, sans jouer à l'érudit, car déjà, lors de l'échange polémique de jadis, certaines choses se disaient vertement (mais ne s'imprimaient pas) et d'autres, littéralement à demi-mot.

La polémique entre publicistes, hommes de lettres, journalistes et autres plumitifs publiés, qui "se clôt" à l'aube sur un pré, par un duel devant témoins, a quelque chose de presque rassurant. La polémique qui se termine après trois, cinq actes d'un scénario aisé à suivre, est chose rare. De même que la clôture informationnelle est chose pour ainsi dire impossible à pister –si ce n'est par des études quantitatives qui le plus souvent, laissent le lecteur insatisfait– la polémique

---

<sup>1</sup> Professeur à l'Université de Paris III, Sorbonne Nouvelle (CHRIME-CIM).

marque un temps les esprits bousculés par la violence ou la pertinence des “bons mots”, des “phrases assassines” échangés lors de philippiques dont le ton ou le style produisent un impact, mythifiant ainsi tel ou tel incident, où X avait porté ou subi l’estocade. Mais si l’historien de la presse peine à savoir comment, au juste, se terminait une polémique, il relève qu’il est communément admis aujourd’hui qu’on la range dans une rubrique autrement plus policée :

Sans avoir complètement disparu, la presse d’opinion a dans une grande mesure laissé la place aux médias appelés à la “neutralité”, eu égard à la diversité de leur audience. Les débats d’idées argumentées y ont pris le relais des déclamations de convictions affirmées et des batailles des polémistes.

Extrait d’un manuel récent (1995), édité par le CFPJ, cette phrase résume un constat souvent fait<sup>1</sup>. Soixante ans auparavant, Léon Daudet (1867-1942), lui-même grand polémiste, laissait entrevoir que l’espèce se faisait rare, que ses pratiquants soient qualifiés de “pamphlétaires” ou de “journalistes de combat” ; Daudet ne reconnaissait pas là une différence majeure :

La polémique est l’âme du journalisme. Sans elle, et sans la doctrine qu’elle postule, l’organe le mieux renseigné du monde est inefficace (...) [Tension donc, relevons-le, entre information et polémique] Cependant les polémistes sont rares, car leur carrière n’est pas de tout repos. J’en ai su quelque chose... Nous avons eu en France, dans les temps contemporains, quelques polémistes –les gens disent aussi pamphlétaires– de premier rang.

Et de lister et commenter l’action polémique de Victor Hugo, Proudhon, Vuillot, Vallès, Rochefort, Drumont, Léon Bloy et Maurras<sup>2</sup> –tous “en activité” au XIX<sup>e</sup> siècle. Ayant lui-même près d’une dizaine de duels à son actif, Daudet –pour qui “la polémique est l’âme du journalisme”– met en exergue de son *Bréviaire du Journalisme* : “l’âme du journalisme, c’est la bonne foi”. Directeur du quotidien *L’Action française*, au XX<sup>e</sup> siècle, il livrait combat dans une presse de droite largement plus nombreuse en titres et en tirages que la presse de gauche, face à un régime, la République, qu’il fustigeait.

<sup>1</sup> J. DE BROUCKER, *Pratique de l’information et écritures journalistiques*, Paris, Centre de formation et de perfectionnement des journalistes, 1995, p. 203.

<sup>2</sup> L. DAUDET, *Bréviaire du journalisme*, Paris, Gallimard, NRF, 1936.

Une génération plus tôt, militant d'un tout autre bord, François Maës, qui entra dans le journalisme en 1879 à 29 ans, et collabora avec Lissagaray au *Père Duchesne*, à *la Bataille*, au *Ralliement* ("où il était chargé du mouvement ouvrier et de la tribune des abus"), au *Prolétaire*, au *Prolétariat*, à la *Revue socialiste* et au *Travailleur*, s'enorgueillit d'avoir été "poursuivi quatre fois pour faits de presse et d'avoir eu trois duels pour des articles signés de lui"<sup>1</sup>.

Autre son de cloche : auteur d'un ouvrage *Les polémistes français depuis 1789*, Pierre Dominique –un temps membre de l'Action française, à l'égard de laquelle il prit ses distances par la suite– fut lui-même un journaliste de combat avant d'accepter sous Vichy un poste de responsabilité dans l'agence de presse d'État, l'Office français d'information, et de rédiger dans les années 1950 par conséquent, une histoire-anthologie des grands polémistes en France ainsi qu'une biographie de Léon Daudet<sup>2</sup>...

C'est dire les méandres de toute recherche sur l'histoire des grands polémistes ! Autre entrée possible : pendant le demi-siècle où se multiplièrent les associations professionnelles des journalistes (entre 1880 et 1930 environ), on ne relève pas, en dépouillant l'*Annuaire de la presse française*, une quelconque association de polémistes. Et pour cause... Que ce soit Diogène dans son tonneau ou une grande figure portant beau dans la salle de rédaction ou le long du boulevard, le polémiste est le plus souvent dépeint sous les traits d'un ferrailleur très en vue, tel Henri Rochefort (dans la toile de Manet [1881] par exemple), ou le (presque ) solitaire Jean-Baptiste Marat (1743-1793), homme-orchestre de son journal, peint à deux reprises par David (1793), ou encore Paul-Louis Courier (1772-1825), retiré sur ses terres en Touraine, après une jeunesse mouvementée.

Aujourd'hui, relire Marat qui publia le premier numéro de *L'Ami du Peuple* en septembre 1789, et qu'assassina à l'âge de cinquante ans, en septembre 1793, la jeune Charlotte Corday, c'est se rappeler deux points ; tout d'abord, le style direct de celui qui harangue la foule, qui ose imprimer propos et arguments polémiques de façon à ce qu'ils passent la rampe de la seule tribune ou de l'enceinte parlementaire, s'érigeant ainsi en héraut s'adressant à un public élargi (Marat –*L'Ami du Peuple* ; Fréron –*L'Orateur du Peuple*) ; la culture,

<sup>1</sup> Dossier L. Maës, notice rédigée en 1887, Association syndicale professionnelle des journalistes républicains français (association créée en 1880-1), Paris.

<sup>2</sup> La Colombe, Le Vieux Colombier, 1964.

ensuite, et les tournures de phrase gréco-latines ou bibliques, et parfois l'anglophilie de plusieurs des grands polémistes de la Révolution débutante. Certes, on se demande si le sans-culotte, même averti, saisissait toujours les référents d'un texte tel que : "Supplique aux Pères Conscrits" (= Messieurs les Députés) ou "très sérieuses réclamations de ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont tout" (juin 1790). Un an plus tôt, les célèbres phrases du pamphlet de cet abbé Sieyès (1748-1836) qui parvint à survivre à travers toutes les phases de la Révolution et de l'Empire, paraissent plus efficaces, et surtout annonciatrices des revendications que le polémiste ensuite fera siennes en les renouvelant selon le contexte :

Qu'est-ce que le Tiers-État ? Tout.  
 Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique ? Rien.  
 Que demande-t-il ? A y devenir quelque chose.

Qu'est ce que le Tiers-État ? Tout, mais un tout entravé et opprimé ; que serait-il sans l'ordre privilégié ? Tout, mais un tout libre et florissant. Rien ne peut aller sans lui, tout irait infiniment mieux sans les autres<sup>1</sup>.

Mais c'est relever peut-être que Sieyès est un philosophe-pamphlétaire percutant, mais moins personnellement engagé que ne l'est Marat... C'est aussi s'interroger sur le style et l'emphase, le rapport entre l'oral et le littéraire, le va-et-vient entre ceux qui jouent sur toute la gamme discursive et qui savent être tantôt long, tantôt bref pour être incisif<sup>2</sup>.

Le style de bien des polémistes porte, parce qu'"en décalé" avec celui usité par leurs contemporains. Pierre Dominique remarque à propos de Léon Daudet : "le XVI<sup>e</sup>, dont chez nous la langue est forte et rude... est son siècle" (p. 46) ; André Billy observe à propos de Courier : "écrivain classique dans un temps où le classicisme avait perdu sa vertu"<sup>3</sup> (Billy, p. 23). Fils de cabaretier, se prétendant noble, Rivarol (1753-1801), auteur aussi bien du *Discours sur l'universalité*

<sup>1</sup> *Qu'est-ce que le Tiers État*, cité in A. SOBOUL, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Éditions sociales, 1962, p. 37.

<sup>2</sup> Disséquant son style, R. Zapperi dit de Sieyès : "écrivain fort peu doué". Sa prose "calque intentionnellement les mouvements caractéristiques du langage parlé, et va même jusqu'à se présenter sous une forme dialogique qui rappelle les catéchismes". Cité in J.-D. BREDIN, *Sieyès, La clé de la Révolution française*, Paris, De Fallois, 1988, p. 109.

<sup>3</sup> A. BILLY, *Anthologie des polémistes du XIX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Les oeuvres représentatives, 1935.

de la langue française (1784) que du *Petit almanach de nos grands hommes* (1788), emploie une langue classique pour dire son fait aux langues autres que le français – “ce qui n’est pas clair n’est pas français ; ce qui n’est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin” et aux tribuns et forces de la Révolution– d’où, à propos de Mirabeau : “ce grand homme a senti de bonne heure que la moindre vertu pouvait l’arrêter sur le chemin de la gloire, et jusqu’à ce jour, il ne s’en est permis aucune” (*Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution*). Bien plus tard, Léon Daudet signa “Rivarol” certains de ses textes, de même qu’un journal de droite s’intitula *Rivarol*.

On se rappellera, dans un registre proche et dans la lignée du style en décalé, le succès des chroniques, dans *Le Canard Enchaîné*, de “La Cour” de Moisan (André Ribaud), “Saint-Simon” de la république Gaullienne ; il est un temps où le pastiche joue le rôle de polémique...

Bref, la polémique, c’est souvent l’art d’arranger selon les circonstances du jour, selon le contexte de l’Actualité, les informations nouvelles mais sciemment choisies, pour afficher une opinion inspirée par une conviction profonde, qu’elle soit positive ou négative, assumée ou contestée, appliquée à ceux que l’on tient pour “responsables” (de leurs dires, comme de leurs actes).

Faire revivre une polémique par conséquent, c’est acquérir à la fois la connaissance des techniques d’écriture et les modes d’adresse de l’époque concernée, tout en plongeant dans “le bain” –culturel, politique, journalistique, littéraire, diplomatique, social parfois, économique rarement, interpersonnel souvent. Ainsi, à Paris, Marat, médecin de formation, se réfère aux *Lettres de Junius*, textes qui firent grand bruit dans la presse londonienne des années 1769-72 ; il fulmine en s’identifiant à ceux au nom duquel il écrit –dès le 15.10.1789, il signe “Marat, l’Ami du peuple”, parle de son propre individu, s’adresse “O Français” (sic), les apostrophe –“peuple libre et frivole”, malmène des individus nommés– “Lafayette : “un prince sans caractère” (20.5.1790), pourfend les forces adverses, et incarne le polémiste prêt à tout pour défendre sa cause : “dans l’état de guerre où nous sommes, il n’y a que le peuple, le petit peuple, ce peuple si méprisé et si peu méprisable, qui puisse en imposer aux ennemis de la Révolution, les contenir dans le devoir, les forcer au silence, les réduire à cet état de TERREUR (sic) salutaire et indispensable pour consommer la grande œuvre de la Révolution” (13.6.1790). Faire revivre une polémique, c’est aussi risquer l’anachronisme, le prisme

que donnent (ici avec Marat) plus de deux cents travaux d'exégèses, de rééditions, de re-interprétations ; Marat sera "panthéonisé" par certains, deviendra héros soviétique pour d'autres, perdurera enfin comme "icône" d'une mémoire collective eu égard à la toile de son assassinat réalisée par David.

Autre polémique à forte charge suggestive dans le mémorial du journalisme français : le duel écrit, puis armé, en 1836, entre Armand Carrel (né en 1800) et Emile de Girardin (né en 1806). Bien des personnes devaient ignorer par la suite les origines de la polémique –récemment Gilles Feyel les rappela<sup>1</sup>. La mort de Carrel tué par Girardin (24.7.1836) prendra le pas sur les circonstances mêmes du litige et deviendra le symbole d'une nouvelle presse à bon marché dont le cri de ralliement "publicité des faits, et non combat des idées" (et une dépendance accrue envers les ressources publicitaires, de provenances multiples...) triomphera de la noble presse d'opinion, partisane, engagée, financièrement désintéressée<sup>2</sup>. Mythe simplificateur certes, car Girardin avait une multitude d'"idées par jour", de duels et de polémiques, mais mythe tenace, d'autant que Sainte-Beuve l'apostropha –sans le nommer– dans "De la littérature industrielle" (*Revue des Deux Mondes*, 1839).

Mais ne sommes-nous pas encore –malgré la réputation controversée de Girardin en tant que "forban de la presse"– entre "gens de bonne compagnie" ?

Ce qui se produisit en 1884 dans le quotidien *Le Matin* parut à terme non moins décisif : un quotidien se présentant comme un journal d'information pour "gens pressés", se glorifia de donner tour à tour l'hospitalité, dans ses propres colonnes, à des "ténors politiques" d'opinions différentes. Tollé alors face à cette attitude digne d'un caméléon, où le journal portait les couleurs de "leaders politiques" tenus comme porte-drapeaux d'opinions adverses. Le ton de ces "leaders" pourtant, restait plutôt policé –échanges entre gens de bonne compagnie– lorsqu'on le compare avec celui de la presse dite extrémiste d'alors, titres qui se multipliaient suite à la loi sur la liberté de la presse, de l'édition et de la librairie (1881) et à la non moins

<sup>1</sup> G. FEYEL, " La torche et le flambeau ", la polémique et la publicité : ' vieille ' et ' jeune ' presse en 1836 ", in R. BAUTIER, E. CAZENAVE, M. PALMER, *La presse selon le XIX<sup>e</sup> siècle*, Universités Paris III, Paris XIII, 1997, pp. 98-113.

<sup>2</sup> Illustration de cette opposition : "... question de gros sous, Carrel défendant l'ancienne formule du journalisme d'idées contre le journalisme industriel dont son adversaire était l'inventeur", A. BILLY, *Les écrivains de combat*, p. 29. Cf. *infra*.

importante baisse du prix du papier-journal ; on y dénonce le capital, la bourgeoisie, les “opportunistes”, et autres “affairistes”, que ce soit par exemple dans les écrits du *Cri du peuple* (1871 ; 1883) de Jules Vallès, dans la presse anarchiste (*Le Père Peinard*), ou dans les écrits pamphlétaires fustigeant la misère et la détresse des opprimés de polémistes aussi singuliers que Léon Bloy.

Avec un siècle de recul et trente ans de pratique personnelle, la distinction sommaire proposée par Léon Daudet en 1922, à propos de ce que l’on appelait alors la grande presse, n’était pas sans fondement :

“A partir de 1830 environ”, deux catégories de journaux ou de périodiques se remarquent : “ceux qui sont des entreprises commerciales d’un genre plus relevé...” ; “ceux qui se résument dans la personnalité directoriale d’un politique, d’un agitateur d’idées, d’un polémiste...” ; aux premiers, le tirage élevé, aux seconds, “une participation plus directe au combat des plumes”<sup>1</sup>.

“*Écrivains de combat*”, ce sera justement le titre retenu par André Billy pour présenter son Anthologie des polémistes du XIX<sup>e</sup> siècle. “Critique et morceaux choisis”, le livre regroupe et commente des textes de Péguy, Barrès, Jaurès, Courrier, Lamennais, Blanqui, Vallès, Bloy, Veillot, Rochefort, Barbey d’Aurévilly, Clemenceau, Mirbeau, Prévost-Paradol, Tailhade, Séverine, Carrel et About.

Face à une liste d’auteurs aussi hétéroclite (qu’elle suggère à elle seule, l’impossible définition véritablement opératoire de la polémique ou du moins des polémistes), nous relèverons ici certaines des remarques de Billy, lui-même plutôt homme de lettres et courriériste littéraire, et les commenterons. Ces années 1920-30 furent en effet un moment où l’on s’évertuait à revenir sur les pages marquantes de la polémique au XIX<sup>e</sup> siècle, et croyait nécessaire de les camper après avoir survolé les caractéristiques de la presse d’alors (rappelons, dans une veine proche, l’*Anthologie du journalisme* de Paul Ginisty, 1922). Parmi les remarques introductives de Billy retenons celles-ci :

La littérature de combat a été florissante au XVIII<sup>e</sup> siècle et les polémistes n’y ont pas manqué, mais, à l’exception de Fréron [que redouta Voltaire] ceux d’entre eux qui ont mérité d’être

<sup>1</sup> L. DAUDET, *Le stupide XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouvelle imprimerie nationale, 1922, pp. 77-78.

retenus ne collaboraient pas aux feuilles publiques ; ils les méprisaient, au contraire (p. 8) ;  
Comme épistolier, la place de Courier est au premier rang, et du polémiste... il est le type. Il a en quelque sorte incarné ce genre dont, au surplus, il ne faut pas dissimuler qu'il est secondaire... Il est voltairien, il est libertaire et il ne veut pas être embêté, voilà tout... Il a été un excellent et brillant écrivain classique dans un temps où le classicisme avait perdu sa vertu. La langue de Voltaire était défectueuse (pp. 22-4).

A propos de Louis Veillot, écrivain catholique, Billy relève ce passage que lui consacre Sainte-Beuve :

Un tempérament qui se satisfait, un talent puissant et à jeun, qui cherche partout sa pâture. Billy ajoute "c'est bien, en effet, la définition de polémiste" (pp. 43) .

Opérer ainsi un relevé d'observations de celui qui propose une anthologie des polémistes est forcément chose insatisfaisante. Il repère chez un jeune confrère, Jules Bertaut, une remarque à propos du polémiste littéraire Laurent Tailhade (1854-1919), sorte de coup de sonde psychologique qui pourrait valoir pour bien d'autres polémistes, et qui perce le regard ambigu que porte le lecteur sur son propre plaisir à lire un polémiste :

L'élite ne vous applaudira jamais parce que vous êtes violent... éloquent... [et] un lettré, mais parce que vous remuez chez certains ce vieux sentiment de haine contre ce que nous aimons, qui existe au cœur de chacun et qui paraît à chacun si inavouable que pas un, ou presque, n'a le courage de le proclamer<sup>1</sup>.

Et Billy, mi-figue, mi-raisin, de relever "le terrorisme intellectuel" qu'exerça Tailhade ; Tailhade, ce poète qu'on dit daté, auteur qui, comme bien des polémistes, ne se refusa jamais le plaisir de lancer une formule-choc, peu enclin à retourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de se commettre ; le soir même de l'attentat de l'anarchiste Vaillant qui lança une bombe dans la Chambre des Députés (1893), Tailhade lors d'un banquet dit ainsi à un journaliste : "Qu'importe les victimes, si le geste est beau ; qu'importe la mort de quelques vagues humanités, si par elle s'affirme l'individu !".

Rares seront par la suite, semble-t-il, les polémistes à acquérir par la plume une force telle que l'on puisse sérieusement parler de

<sup>1</sup> A. BILLY, p. 103, citant J. Bertaut, *Chroniqueurs et polémistes*.



“terrorisme intellectuel”. Certes, dans la vie intellectuelle “germano-pratine” et les arts vivants, sévirent longtemps les plumes des plus redoutées. Mais dans la vie politique, même dans “les années noires”, les décennies 1930 et 1940, époque où les médias (qu’on n’appela pas encore ainsi) –que ce soit “lors de la montée des totalitarismes” ou à Vichy, comme dans l’après guerre– se firent l’écho et alimentèrent le combat idéologique, la lutte des classes, celle de l’Occident libéral et bourgeois face au communisme soviétique, les affrontements, chargés de leurs lourds sabots de propagande, paraissent bien différents de ceux, si franco-français, qu’évoquent, chacun à sa manière André Billy, Léon Daudet et Pierre Dominique. D’autant qu’en France même, la vigueur des polémiques nées dans le sillage de la Révolution de 1789 aurait perdu de son intensité dès les années 1890. Billy encore :

Il est évident qu’avec Mirbeau [1848-1917] nous sortons de cette période de l’histoire du journalisme où la polémique engageait tout homme et le conduisait à l’occasion sur les barricades. Elle ne le conduit plus désormais que “sur le terrain” et c’est infiniment moins dangereux (pp. 99-100).

Si un Albert Londres (mort en 1932) se serait insurgé en entendant cela –“aller sur le terrain” permet de “porter la plume dans la plaie”, et Léon Daudet de *L’Action française*, de même, mais pour bien d’autres motifs– il n’empêche... le polémiste, lui, fait état de sa subjectivité, est plus homme de cabinet que de terrain, manie la plume à grands effets de rhétorique, néglige souvent l’accumulation des faits documentés, vérifiés plutôt deux fois qu’une, et s’adresse à son lecteur en son nom propre tout autant qu’au nom d’une quelconque cause ou d’un parti.

Dans ces mêmes années 1930 où le débat idéologique s’intensifiait, avec une presse de droite tirant à boulets rouge sur les gouvernements du centre ou du Front Populaire, Billy eut-il tort d’écrire :

Aujourd’hui que, pratiquement, la République n’est plus mise en cause et que mille raisons économiques, notamment le prix élevé de l’information, rendent impossible l’existence d’un journalisme non industriel, la polémique d’idées a disparu presque complètement des feuilles publiques... Il est rare qu’un écrivain de nos jours demande à la presse autre chose que des services alimentaires... Après tant d’arguments échangés, il semble que nous nous soyons convaincus qu’il n’y a que les œuvres et les talents qui comptent... La France

républicaine issue de la Révolution française, la France libérale et tolérante s'ordonne et s'organise sur le modèle américain –bien décidée, dirait-on, à être enfin heureuse et sage (p. 119). ?

Si Billy ici fait songer –bien avant que François Furet ne l'affirme dans les années 1980– que la Révolution française était bel et bien finie, en tant que socle du débat politique en France, il oppose lui aussi –tout comme Daudet– la presse devenue industrie culturelle, à la presse, espace-vecteur de la polémique d'idées.

Avant de clore sur une “polémique actuelle”, présentons ici, trois “épisodes” ou angles d'éclairage, qui, sans avoir apparemment le moindre aspect commun, suggèrent chacun à sa manière comment la polémique elle-même se trouve prise quelque part dans les rets des logiques entrepreneuriales des journaux, et comment la polémique est, sinon une arme à double tranchant, du moins un genre rédactionnel à multiples entrées.

Autre personnalité de la scène parisienne, Henri de Rochefort (1831-1913) était connu comme un homme-orchestre, écrivain aux talents multiples, figure du boulevard comme de la vie politique au tournant des années de la fin du second empire, pendant la Commune, la guerre civile, et les décennies 1880 et 1890 de la troisième république, jusqu'à l'affaire Dreyfus et ses séquences (anti-nationaliste de droite il était anti-dreyfusard). Le polémiste était populaire par ses formules et son intransigeance, ses traits d'esprit, comme l'on disait alors ; mais, très en vue, il finit par lasser. Le combattant de l'Empire lança quelques flèches qui portèrent telle : “La France impériale contient, dit l'*Almanach impérial*, trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement” (*La Lanterne*, 1.5.1868) ; les titres de ses innombrables journaux –dont *La Lanterne*, *Le Mot d'Ordre*, *l'Intransigeant*– annonçaient en eux-mêmes l'engagement polémique. Mais, releva Daudet, “éblouissant dans la conversation, d'un style rapide, frais, traditionnel et clair, (il) sacrifiait tout à l'humeur et même quelque fois le bon sens”<sup>1</sup>. Un mot d'esprit de Rochefort de *l'Intran* faisait le tour des salles de rédaction, mais, dès avant la fin des années 1890, les observateurs relevaient que son nom seul ne suffisait plus à faire acheter le journal.

Il arrive qu'on oppose à Rochefort, “la farouche personnalité” (A. Billy, p. 106) de Jules Vallès (1857-1885). On retiendra ici

<sup>1</sup> L. DAUDET, *Le stupide XIX<sup>e</sup> siècle*, op.c it, p. 78.

(notamment du beau travail de Roger Bellet, *Jules Vallès journaliste*<sup>1</sup>) son insistance à lier une polémique de la lutte sociale à une parution quotidienne, malgré la question récurrente – “comment trouver un capitaliste qui laisse libre ?” (2.9.1879). Ainsi, à Jules Grévy, fraîchement élu président de la République (janvier 1879), Vallès lança :

Monsieur, il faut jeter au fumier la vieille politique... Place au travail ! Salut aux pauvres ! Lés pauvres ? Ils sont les trois quarts de la France... Ne riez pas trop ! Prisonnier de la bourgeoisie, tout en ayant l'air d'en être le chef, vous êtes condamné d'avance à des tristesses que n'ont pas connues ceux mêmes qui ont vu en face la mort, le bagne ou l'exil<sup>2</sup>.

Vallès parvint à créer en 1883 avec le socialiste Jules Guesde le quotidien à quatre pages, *Le Cri du Peuple* ; la polémique y sert de ce que Pierre Bourdieu appellera par la suite “intervention” dans le débat social. Il est jusqu'au langage même de l'ordre bourgeois qui fasse litige : ainsi à propos du député radical Brisson, président de la Chambre des députés, il écrit –résume Roger Bellet–

“Brisson-la Bégueule” n'admet pas qu'on dise “saprستي” à la tribune, et il veut rayer le mot “farce” du dictionnaire parlementaire. Si jamais il est ministre de l'Instruction publique, “il fera interdire ou expurger Rabelais...”.

Vallès encore :

“C'est une éloquence nourrie de faits et non grisée de mots, ne réclamant ni moulinets de bras, ni hérissément des crinières, qui maintenant traduit les douleurs et les espoirs des déshérités” (R. BELLET, *op.cit.*, p. 472).

La deuxième mini-“étude de cas” que nous rappelons ici semble bien différente. Et pourtant. L'affaire Tardieu-Calmette au *Figaro* (1902-3) permet de revenir à deux points qui éclairent “la polémologie de presse” bourgeoise ou *mainstream* : tout d'abord, les rapports entre les questions rédactionnelles, les considérations publi-financières et l'autorité patronale ; et le fait qu'il arrive que les polémiques

<sup>1</sup> Paris, Les éditeurs français réunis, 1977, notamment les pages consacrées à *La Rue*, que voulut diriger Vallès en 1879, depuis son exil à Londres, et qui dura de fin novembre à fin décembre.

<sup>2</sup> “Au Président de la République”, Jules Grévy, 10.2.1879, *La Révolution française*, citée in R. BELLET, *op.cit.*, pp. 419-420.

naissent de l'enchevêtrement de la presse elle-même et des rouages de la politique, de la finance et de la diplomatie.

Expliquons cela. Futur président du conseil (1929), André Tardieu (1876-1945) entra au *Figaro* en 1901 avec Gaston Calmette (celui-la même que devait assassiner en 1914 la femme du ministre Joseph Caillaux) ; ces deux personnages, collègues de longue date, se brouillèrent après 18 mois de collaboration, après que Calmette, devenu seul gérant du *Figaro* (21.1.1902), eut confié à Tardieu "la direction de la politique étrangère du journal". "L'étranger" était, en effet, le domaine rédactionnel de prédilection de cet ancien du Quai, collaborateur un temps de Delcassé, ministre des Affaires étrangères ; par la suite, Tardieu rédigea pendant onze ans le "Bulletin de l'étranger" au *Temps*, dont il fit "un modèle de clarté"<sup>1</sup>, à une époque où l'on disait que ce "Bulletin" servait de porte-voix officieux à la politique du Quai d'Orsay. Or, les raisons de la brouille avec Calmette, et le dispositif de résolution du conflit, ne sont pas sans pertinence pour notre propos. Au *Figaro*, la rubrique de l'étranger recouvrait "toutes les informations des agences, toutes les lettres et tous les télégrammes des correspondants du *Figaro* à l'étranger". Les articles que rédigeait Tardieu paraissaient sous le nom de "Georges Villiers". Un beau jour, il refusa de voir paraître dans sa rubrique un article imposé par Calmette à propos des différends entre factions proches du trône à Constantinople ; Calmette aurait avoué : "insertion obligatoire ; je ne suis pas libre avec la Sublime Porte ; traité antérieur"<sup>2</sup>. Tardieu revendiqua la responsabilité de pouvoir seul juger de ce qui paraissait dans la rubrique dont il avait la charge, et s'opposa à l'inclusion "de publicité politique" ; il "ne voulait pas prendre la responsabilité de certaines insertions, fit une proposition qui ne fut pas admise. Obligé de se retirer, il demanda au *Figaro* mille francs de dommages et intérêts que le Tribunal lui refusa"<sup>3</sup>. Calmette rappela qu'il lui était

<sup>1</sup> Claude Martial [Bourgeon], *Libération*, 18.9.1945.

<sup>2</sup> Me Bourdillon, bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la Cour d'Appel de Paris, Plaidoirie prononcé pour M. André Tardieu contre M. Calmette, Directeur-gérant du *Figaro*, et Jugement, rendu par la 3<sup>e</sup> Chambre du Tribunal civil de la Seine, le 17.6.1904, Auxerre, Imprimerie Albert Lannier, 1904. Extrait du Jugement : "Attendu que si, à différentes reprises, les communications et les informations étrangères adressées au *Figaro* ont été précédées de mentions spéciales rédigées dans le but de donner satisfaction à la prudence consciencieuse d'André Tardieu, il ne s'ensuit pas évidemment que ce dernier ait eu un droit de contrôle faisant obstacle à l'autorité absolue de la direction".

<sup>3</sup> Armand Schiller, Candidature de M. André Tardieu, dossier "Tardieu", Association syndicale professionnelle des journalistes républicains français, 18.11.1932.

“impossible de laisser discuter... l’autorité du directeur sur toutes les parties de son journal”. Bref, relevons que la correspondance échangée entre les deux hommes resta polie, tout en étant ferme ; l’affaire se termina devant les tribunaux, et non par un (peu probable) duel ou devant un tribunal arbitral d’une association de journalistes. En effet, des différends d’ordre professionnel, qui en d’autres circonstances s’envenimèrent et occasionnèrent de vives polémiques, furent souvent traités, vers les années 1900, devant les tribunaux. Il subsiste plusieurs contrats liant telle ou telle grande signature dont celle de polémistes, à tel ou tel journal. La polémique se professionnalisa-t-elle ?

Passons maintenant, à “une querelle linguistique”. L’ouvrage que l’historien états-unien, Roger Williams, consacra à Rochefort, s’intitule : “Le prince des polémistes” en français, et en anglais-américain, “prince of the gutter press”<sup>1</sup>. C’est suggérer la difficulté que pose la transposition des référents journalistiques d’une langue à l’autre; “la presse de boulevard” ne peut se traduire “presse du caniveau”, ce que signifie *gutter press*. Ces variants anglo-américains et français permettent d’aborder un trait plus fondamental. Sauver un polémiste de l’oubli semble un exercice souvent passéiste, souvent voué à l’échec –aussi haut en couleur que soit la vie ainsi relatée, comme avec Rochefort. On réédite Paul Louis Courier, Octave Mirbeau, et d’autres encore, mais essentiellement pour qu’on en admire à nouveau les qualités d’écrivain, leur style.

*A contrario*, il arrive que les idées pour lesquelles combatt(ir)ent tel ou tel journal soient l’enjeu d’une polémique qui marqua et parfois, perdura. C’est cela que nous voulons voir, en conclusion. “Se professionnalisant”, la polémique s’affadit-elle ? Les effets et les affects de style, traversent-ils les espaces et le temps, les aires culturelles ? Pensons –exemple par l’absurde– aux complications en juillet 2003 lorsqu’il fallut expliquer, en français et en anglais, ce que signifiait kapo en allemand et en italien (pas tout à fait le même sens), au moment où Silvio Berlusconi, nouvellement entré en fonctions de président de l’Union européenne, lança une mauvaise plaisanterie à l’égard d’un collègue allemand. Polémique et controverse se confondent, d’autant que dans la pratique, les connaissances qu’ont bien des consommateurs des médias d’aujourd’hui leur permettent de faire la part –ou de croire pouvoir faire la part– des stratégies discursives des divers protagonistes des événements, qu’ils soient

<sup>1</sup> New York, Charles Scribner’s, Paris, Éditions de Trévisé, 1970.

politiques, conseillers en communication ou journalistes professionnels.

Comment dire ? Après tant de préoccupations franco-françaises de l'avant-'14, voire de l'avant-'39, et devant les discours tant ressasés, au tournant des années 2000, portant sur la globalisation (en anglais-américain) et "la mondialisation" (en français ; et aux accents plus critiques), polémiquons autrement ; écrivant en juillet 2003, posons différemment la question de la polémique, à l'ère de "la communication-monde", pour reprendre la formule d'Armand Mattelart. Tout en s'en tenant à la presse écrite, mais à des groupes et titres à audience internationale, mettons en exergue deux titres phares de la presse périodique adressée aux intellectuels, aux décideurs, et aux élites, l'un principalement dans l'espace anglophone, l'autre principalement dans l'espace francophone : l'hebdomadaire *The Economist* (Londres), et le mensuel *Le Monde diplomatique* (Paris). Ce sont des titres qui s'ignorent plutôt (encore qu'il arrive que le second cite le premier), mais qui reviennent pourtant dans certaines conversations, comme des porte-drapeaux de "manières (bien différentes) de voir" le monde. Si l'on accepte que le temps des grands polémistes est passé, affirmons ici que la polémique perdure grâce aux visions antithétiques que captent et nourrissent chacun de ces deux titres, l'un qui fêta en juillet 2003 son 160<sup>e</sup> anniversaire, l'autre s'appropriant à commémorer en 2004 son demi-siècle d'existence.

Ce sont donc des visions, des postures et des grilles d'analyse qui font polémique, bien plus fortement que les débats contradictoires, devenus presque normés, banalisés, formatés, dans les médias et dans l'agenda politico-médiatique : la rubrique "pour ou contre" (par exemple dans *USA Today*), la formule qui fait mouche –tel socialiste est traité d'"archaïque", tel libéral de "néo-fasciste", etc., relèvent plutôt de l'ordinaire des jours (médiatiques)... S'il y a moins de venin dans les diatribes échangées à titre personnel entre plumitifs de talent que jadis, s'il y a –grâce aux mêmes médias– davantage de controverses abordées dans l'espace public international, il existe cependant des incompatibilités radicales entre "familles (médias) d'esprit". Bien des commentateurs français pourfendent "la presse anglo-saxonne" et le libéralisme économique symbolisé par Margaret Thatcher et Ronald Reagan, qu'elle préconise. En effet, le *Wall Street Journal* (éditions USA/Europe/Asie) est souvent assimilé aux purs et durs des "Reaganomics" devenus les thuriféraires des "néo-conservateurs" de l'American Enterprise Institute, si proche du gouvernement fédéral de

George W. Bush. De même, si l'on peut dire, *Le Monde diplomatique* présente Anthony Blair en fils spirituel de Margaret Thatcher. A contrario, qu'ils s'appellent *news magazine* ou quotidiens d'information générale, il est des titres *made in America* qui qualifient sans barguigner le quotidien parisien *Libération* de "gauchiste" (*leftist*). Ce jeu d'étiquettes et de formules rapidement accolées n'atteste pas de manières de voir radicalement antinomiques ; "camper", ce n'est pas d'emblée polémiquer. On ajoutera qu'il est rare dans l'espace média-international ("libre") que les journalistes polémiquent directement entre eux. Il s'agit le plus souvent de s'en prendre aux positions des gouvernements, qu'ils sont censés plus ou moins défendre, refléter, ou du moins, à l'égard desquels ils se doivent de prendre position : le conflit israëlo-palestinien en est un des exemples les plus criants, l'Union européenne, elle, étant plutôt un exemple... des plus amorphes.

Bouclé fin juin, la "une" du *Monde diplomatique* de juillet 2003, comporte trois titres principaux : "Mensonges d'état" ; "Hold-up sur le médicament" ; "Les limites du capitalisme". Titres qui s'inscrivent dans le registre langagier et le positionnement habituels du journal. Mise sous presse vers la même date, la "une" de *The Economist*, du 28.6 – 4.7.2003, proclame : *Special 160th anniversary issue* ; y figure, sur fond de dessin d'un *fat cat*, capitaliste bien en chair, emportant dans une brouette des liasses de billets de banque depuis le Capitole de Washington, ce titre : *Capitalism and democracy*. Bref : "les limites du capitalisme" contre l'association "capitalism and democracy" — là réside la vision antithétique fondamentale qui nourrit bien des polémiques mais dont la forme, par espace média-international policé, s'opère de manière bien différente des harangues et invectives d'antan. Celles-ci, certes, se retrouvent toujours sur les *news-forums* et *chat* de certains sites web, et parfois à la radio où, à l'opposé de certains animateurs, ce sont souvent les journalistes professionnels qui s'efforcent de modérer les propos extrêmes, injurieux parfois, de particuliers qui, justement, ne parviennent pas à bâtir un argument, et interviennent sur un ton intempestif qui est tout le contraire du polémiste sachant manier le verbe en le développant.

"Mensonges d'état", c'est une une attaque en règle que fait Ignacio Ramonet, directeur de la rédaction du *Monde diplomatique*, dans ce texte de trente-trois paragraphes (pp. I et 7). Il met en exergue, à propos des affirmations du gouvernement des États-Unis pour légitimer l'invasion d'Irak en mars 2003, une citation et une

démonstration : “Je préférerais mourir plutôt que de proférer une inexactitude” –George Washington<sup>1</sup>; “le président des États-Unis a donc menti.... Ivres de pouvoir, M. Bush et son entourage ont trompé les citoyens américains et l’opinion politique mondiale”. *A contrario*, c’est plutôt “une démonstration bien orchestrée” que fait Bill Emmott, directeur de la rédaction de *The Economist*, dans un texte –un essai plutôt– de 109 paragraphes qui met en parallèle le succès de l’hebdomadaire et celui de la cause pour laquelle il milite depuis 1843 –soit le triomphe du capitalisme libéral, de la concurrence et de la démocratie– tout en pointant les mésaventures récentes dues aux méfaits d’hommes d’affaires. Emmott cite un ouvrage récent de Claude Bébéar, “p.d.g.” de la société d’assurances Axa, et grande figure du capitalisme français : *Ils vont tuer le capitalisme*. Il cite également Adam Smith (deux fois) et renvoie au numéro fondateur de *The Economist*, où en effet, sont célébrées certaines figures du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles –Adam Smith, David Ricardo, Edmund Burke et William Huskisson, ce dernier champion du libre échange que préconise, en effet, *The Economist* en 2003 comme en 1843. Emmott observe : “tout comme son prédécesseur il y a 160 ans, cette analyse sera un essai polémique en faveur du libéralisme, mais hostile aux abus du capitalisme et de la démocratie commis dans un pays qui est vu –et se voit– comme le chemin qui mène vers la grandeur”. Quoi de plus polémique, par le temps qui court ?

La polémique ès média, aujourd’hui, c’est la confrontation de manières de voir le monde – moins selon la vision “individuelle” du polémiste de jadis, mais selon des grilles d’interprétation où s’affrontent des médias d’esprit radicalement opposé.

---

<sup>1</sup> En langue anglaise-américaine, la formule prêtée à Washington fait partie des dictons qu’apprend le jeune États-Unien : “*Father, I cannot tell a lie. I did it with my little hatchet*” (“Père : je ne puis mentir. Je l’ai fait avec ma petite hache”); il reconnaît avoir abattu un cerisier).